



HAL
open science

Traces de l'héritage théologique de la pensée managériale : le corps à l'épreuve de la gestion

Joan Le Goff

► To cite this version:

Joan Le Goff. Traces de l'héritage théologique de la pensée managériale : le corps à l'épreuve de la gestion. Économies et sociétés. Série KC, Études critiques en management, 2012. <hal-02918589>

HAL Id: hal-02918589

<https://hal.science/hal-02918589v1>

Submitted on 20 Aug 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Version de travail de l'article :

Le Goff, Joan, « Traces de l'héritage théologique de la pensée managériale : le corps à l'épreuve de la gestion », *Économies et sociétés*, tome XLVI, n° 9, KC, n° 2, septembre 2012, p. 1815-1858.

TRACES DE L'HÉRITAGE THÉOLOGIQUE DE LA PENSÉE MANAGÉRIALE :
LE CORPS À L'ÉPREUVE DE LA GESTION

TRACES OF THEOLOGICAL INHERITANCE IN MANAGERIAL THOUGHT
THE BODY OF THE MANAGEMENT

Joan Le Goff, Université Paris-Est, IRG

Considérant que la pratique et la critique du management en tant que modalité de gouvernement des conduites individuelles peuvent être enrichies par un regard rétrospectif, cet article se propose de mettre au jour la mémoire enfouie de la gestion. Cet éclairage historique conduit à souligner le rôle central que joue le corps dans les dispositifs gestionnaires. Dès lors, afin d'analyser comment, pour affirmer sa puissance d'action, le management articule une double image du corps, héritée de la théorie médiévale des images, une méthode est présentée, l'iconologie critique.

The practice and criticism of management as a method of governing individual behavior can be enriched by historical retrospective. Therefore, this article proposes to bring to light the hidden memory of management philosophy. This historical perspective leads to underline the human body's central role in managerial apparatus. Finally, Critical Iconology and Visual studies appear to be effective to study how, in order to assert its power, management uses a double image of the human body, an idea inherited from the medieval theory of images.

TRACES DE L'HÉRITAGE THÉOLOGIQUE DE LA PENSÉE MANAGÉRIALE :
LE CORPS À L'ÉPREUVE DE LA GESTION

Déployée sur les murs des villes, au sein des magazines et des quotidiens, sur les écrans de télévision et dans les points de vente, la campagne publicitaire lancée en 2009 par le fabricant de véhicules automobiles BMW autour du thème de la joie (illustrations 1 à 4) a suscité de nombreuses réactions, favorables (prix, reconnaissance par les consommateurs ou la presse professionnelle) ou défavorables (critiques virulentes, notamment sur Internet, de ces slogans jugés incompréhensibles ou hors sujet ; parodie par Renault en 2011 – illustration 5). Ce qui séduit ou déroute se comprend bien : le constructeur prend le contre-pied de ses confrères, focalisés sur des argumentaires techniques ou tarifaires conformes à l'industrie qui est la leur. Toutefois l'essentiel n'est pas là mais réside plutôt dans le terrain investi par BMW : par la personnification et la prosopopée, une abstraction (la joie) se voit incarnée ; par l'image du ciel (la seule qui ne présente ni le produit, ni la marque), cette incarnation atteint quasiment son épiphane, elle se devine derrière les amas de nuages, par l'intensité de la lumière qui semble annoncer sa venue. Or, ce registre iconographique est familier à tout un chacun par ce à quoi il renvoie de fait, par ce qu'il donne à voir : non pas un ciel, mais des cieux ; non pas la satisfaction du consommateur mais l'extase du fidèle.



**LA JOIE EST
EFFICIENT DYNAMICS.**



**LA JOIE PROMET
UN AVENIR PASSIONNANT.**

Equipée de deux moteurs électriques et d'un moteur Diesel 3 cylindres, le concept BMW Vision EfficientDynamics relève le défi de performances équivalentes à une BMW très sportive tout en ayant des consommations et des émissions dignes d'une petite citadine. Ainsi, la BMW Vision EfficientDynamics développe 356 ch pour seulement 99 grammes de CO₂ par km et 3,76 l / 100 km. Cette voiture, bien réelle, préfigure un avenir passionnant.

**BMW VISION EFFICIENT DYNAMICS,
PRIX DU PLUS BEAU CONCEPT CAR 2009*.**

BMW EfficientDynamics 
Moins d'émissions. Plus de plaisir.

*Elus au 22^{ème} Festival Automobile International

Objet ordinaire par sa nature, son message, sa similitude avec tant d'autres, passées, présentes et à venir, cette publicité s'impose pourtant à l'historien des sciences de gestion comme un document singulier, une faille en quelque sorte vers la promesse d'un questionnement fertile. Mais pas pour répondre aux interrogations classiques qui ressortissent du champ de la communication ou du marketing – à qui s'adresse-t-on ? que dit-on ? le message est-il convaincant, la cible est-elle atteinte et, si oui, durablement ? Il s'agit plutôt de s'engager sur un chemin plus malaisé qui consisterait à se demander ce que cette campagne nous enseigne quant à la nature même du fait gestionnaire. En d'autres termes, ne pas s'interroger sur les intentions et les perceptions mais sur la manière dont s'est faite l'inscription du social dans ce visible et ce que cela dit de la pensée managériale telle qu'elle s'est constituée. Car, s'il existe un véritable et incontestable savoir-faire de la pratique et de l'analyse commerciale, tourné vers l'efficacité qui irrigue toute la gestion, ce sur quoi reposent ces discours empiriques et rhétoriques reste inexploré.

En dépit de l'inclination naturelle d'un public professionnel et académique pour la modélisation prospective positiviste, les chercheurs en histoire de la gestion ont su progressivement rendre légitimes leurs préoccupations, leurs méthodes et leurs résultats. Les apports de ces travaux rétrospectifs pour la connaissance des outils, théories et pratiques qui constituent la pluralité de la gestion ont été largement et efficacement soulignés, notamment en France [Nikitin M. (1997), Godelier É. (1998), Pezet A. (2002), Zimnovitch H. (2002)]. Il existe d'ailleurs une longue tradition de recherche appliquée à l'étude de l'archéologie des différentes disciplines managériales, leur généalogie¹ et la chronologie des événements qui ont conduit à l'autonomie progressive de ce champ cognitif qu'est la gestion. À cela s'ajoutent de nombreuses monographies d'entreprises et biographies de praticiens ou de chercheurs jugés importants dans le processus d'institutionnalisation de la discipline. Pour autant, en dépit de cette richesse, l'étude de l'affirmation du management en tant que système de pensée armé de valeurs normatives constitue un point aveugle, principalement parce qu'elle requiert de travailler sur des variables culturelles qui s'agrègent sur un temps long et proviennent de domaines éparpillés, comme l'ont montré Agamben [2007], Napoli [2003] ou Legendre [2009]. Or, plus que l'étude des racines factuelles de la publicité et de la réclame ou que l'analyse des fondements épistémologiques de la justification du rôle de la communication au sein du marketing, c'est justement cette perspective historiographique qui faciliterait la compréhension d'une campagne publicitaire comme celle de BMW citée ci-dessus. Et l'histoire peut aussi servir à cela : dépasser les débats sur la naissance des phénomènes managériaux ou le repérage et la datation des faits marquants de l'aventure des entreprises pour se soucier de la manière dont le système de pensée gestionnaire s'est peu à peu imposé au monde. En un mot, faire l'histoire de l'idée de la gestion plutôt que celle de ses pratiques et outils.

¹ Ici, dans l'acception usuelle du terme, non dans sa relecture foucauldienne.

Dans le cadre de cet article, nous nous proposons de faire état des avancées des recherches portant sur la manière dont s'est constituée la conception occidentale du management, celle qui, par contagion, touche aujourd'hui tous les territoires et toutes les sphères de la société. Dissimulée d'un côté par l'instrumentalisation hagiographique des recherches historiques² et, de l'autre, par l'habillage scientifique du lexique gestionnaire³, cette mémoire enfouie du management forme le substrat qui va rendre possible l'émergence et, plus encore, l'acceptation de l'ensemble de la gamme des dispositifs gestionnaires, quelle qu'en soit la discipline d'exercice : comptabilité, contrôle de gestion, production, logistique, marketing, gestion des ressources humaines, etc. C'est pourquoi il est essentiel de la questionner, aussi bien dans une perspective orthodoxe (saisir des mécanismes pour optimiser des effets) que critique (dévoiler un cadrage cognitif pour en atténuer les séquelles).

De façon subséquente, la place du corps humain au sein de ces fondements anciens de la pensée managériale sera décrite, en soulignant à quel point le corps constitue le point nodal du dispositif gestionnaire, alors même qu'il finit par disparaître derrière les outils ou pratiques, les concepts et les mots. Cette recherche permettra en particulier de montrer combien le management, pour affermir sa puissance d'action, propage à travers une imagerie universelle une double vision du corps, avec l'articulation de deux conceptions antagonistes mais indissociables.

Si la mise au jour de ces racines idéelles du management et de leur impact sur le corps humain recouvre des enjeux essentiels pour l'appréhension des phénomènes qui animent la vie des entreprises et de leurs répercussions sur les firmes (en termes de performance) ou sur la société (en termes d'utilité sociale), la méthode qui permet de les révéler reste à préciser. C'est l'objet de la deuxième partie de cet article, qui exposera les apports de l'iconologie à la recherche en histoire de la gestion, en complément des autres méthodes dont dispose l'historien. Ce qui est proposé est de mobiliser une méthode – une approche historiographique critique adossée au paradigme indiciaire – qui autorise de saisir cette présence de l'ancien dans notre quotidien.

Les implications d'un tel travail de clarification mémorielle et méthodologique sont nombreuses et hétérogènes au regard des différents champs potentiellement concernés, depuis, par exemple, la compréhension de la relation charnelle que mettent en place les dernières innovation marketing en jouant sur l'ouïe, l'odorat ou le toucher, jusqu'à l'analyse des pratiques de normalisation comportementale dans les entreprises multinationales. Afin de fournir une illustration de ce que permet de dévoiler le modèle de pensée au cœur du management moderne, cette partie se conclura sur la présentation d'une situation de gestion à

² Selon la tradition qui a longtemps vu l'histoire servir le pouvoir politique en place au détriment de tout souci de vérité, voire d'exactitude (l'épisode gaulois de Napoléon III formant le parangon de cette tendance), l'histoire est mobilisée comme outil de communication interne ou externe par les entreprises. Elle est alors réécrite, quitte à retoucher des photos ou nier des vies (le procès des frères McDonald contre l'entreprise qui prit leur nom est exemplaire). Mais les entreprises ne sont pas seules coupables : des écoles cherchant à asseoir une autorité, des chercheurs ou des praticiens gommant les aspérités d'un parcours, les prétextes ne manquent pas. Le mécénat historique est un levier d'action efficace à ce titre.

³ Gage de légitimité, sur le modèle des sciences économiques pillant la physique du XIX^e siècle.

la fois ordinaire dans ses développements mais remarquable par son ancrage dans l'histoire culturelle. Cette longue histoire qui a permis l'affirmation du management comme modalité de gouvernement des conduites individuelles dans les organisations et au-delà.

1. LA MÉMOIRE ENFOUIE DU MANAGEMENT

L'histoire du management en tant que pratique a fait couler beaucoup d'encre, d'aucuns se targuant d'y voir – au risque de faire sourire – « le plus vieux des métiers⁴ », considérant que construire des pyramides ou chasser dans la forêt du paléolithique nécessitait des compétences organisationnelles, prémices de la gestion. Naïve à l'excès, intenable scientifiquement, cette posture relève soit de la tautologie (tout est management), soit du prosélytisme (le management est tout)⁵. L'existence ancienne des principes du commerce, de la comptabilité, du contrôle ou encore de la spécialisation fonctionnelle (entre autres) est indéniable mais leur éparpillement rend vaine toute allégation d'un exercice du management (en tant que doctrine formelle) antérieur à la fin du XIX^e siècle. Parmi d'autres caractéristiques, cette époque représente le moment décisif du basculement institutionnel de l'État vers l'entreprise ; corrélativement, elle constitue un temps de mise en cohérence déterminant pour la gestion moderne. La montée en puissance de la conceptualisation – et de son corollaire, l'enseignement⁶ – sera d'ailleurs postérieure pour s'étendre, branche par branche, territoire par territoire, à l'ensemble du champ managérial. Conjuguée à la méconnaissance de la spécificité du management, la préexistence du capitalisme et de sa dynamique entrepreneuriale explique sans doute, pour une part, la permanence du lieu commun d'une gestion aux origines coïncidentes avec la vie en collectivité.

Néanmoins, survenue simultanément aux États-Unis et en Europe, la nouvelle organisation du travail issue de la deuxième révolution industrielle ne peut faire table rase de l'histoire de la pensée qui conduit à sa possibilité. D'une part, les initiateurs de cette synthèse dix-neuviémiste, les Taylor, Le Chatelier, Fayol et consorts, sont pris dans le maelström culturel des intenses échanges intellectuels qui, par les voyages et les médias d'alors, caractérisent leur époque dans un brassage presque sans équivalent tant il fait fi des frontières aussi bien disciplinaires que géographiques – les outils de gestion qu'ils inventent en restent marqués à jamais [Le Goff J. (2010b)]. D'autre part, la rationalité managériale qu'ils promeuvent à des titres divers – et qui va devenir le cadre légitime du collectif, au-delà de l'entreprise – repose sur un socle bien établi, un système de pensée déjà formalisé et structuré mais tellement

⁴ On doit à Abbott Lawrence Lowell, ancien président d'Harvard (1909-1933), l'aphorisme selon lequel « le management est le plus vieux des métiers et la plus récente des professions ».

⁵ La foi managériale d'un Peter Drucker incarne exemplairement cette deuxième option. Un auteur comme David Wren [2004] illustre assez bien la première tendance.

⁶ Le Dartmouth College précède de peu Harvard en inaugurant les premiers *Masters of Business Administration* en 1900.

assimilé par chacun qu'il semble naturel. C'est justement ce cadre normatif séculaire qui mérite d'être décrit car il constitue en quelque sorte l'inconscient du management.

1.1. L'origine théologico-juridique de la pensée managériale

La conversion du corps social à l'efficacité industrielle telle qu'elle s'opère à l'aube du XX^e siècle est un mouvement puissant qui contient en germes la plupart des concepts modernes de la gestion et, à ce titre, reste déterminant aujourd'hui pour comprendre aussi bien la production de services à bas coûts que l'essor des démarches tournées vers la responsabilité sociale et environnementale des entreprises, parmi d'autres exemples. Sa force est telle que cet élan vers l'*efficiency craze* des années 1910 va contaminer toutes les sphères de la société, de la vie domestique à l'école en passant par l'art ou l'administration publique, et, par là même, entériner peu à peu la suppléance de l'État par la grande entreprise industrielle [Tichi C. (1987)]. Ainsi, ce qui, en toute rigueur, fut la grande révolution de la charnière des XIX^e et XX^e siècles (dans leurs effets sur la pensée, on a pu rapprocher Taylor de Darwin ou de Copernic [Nelson D. (1992)]) s'imposa donc *naturellement* comme une entrée dans la modernité, en dépit de ses limites théoriques et de ses dangers politiques⁷. Pourquoi l'organisation scientifique du travail (et du reste) parut aller de soi? Elle eut valeur d'évidence parce qu'elle s'appuyait sur un texte déjà intégré qui ne demandait qu'à être déroulé.

Que nous apprennent les historiens sur la gestion? Certes, cette discipline prend son autonomie avec le taylorisme et la grande entreprise privée, gagne une légitimité en érigeant l'efficacité en vertu cardinale, dans et hors l'usine, et en laissant accroire que la raison technique pouvait former les prémices d'une justice sociale. À cet acquis, solidement établi, s'en ajoute un autre qui intéresse les ramifications anciennes de la pensée managériale : le juridisme médiéval constitue la principale d'entre elles – mais évidemment pas la seule – avec plusieurs conséquences, dont les plus visibles (la rationalité administrative, l'organisation bureaucratique) ne sont pas les plus déterminantes sur les pratiques actuelles des firmes. En effet, si l'organisation scientifique du travail peut agir comme un électrochoc et se répandre par contagion très rapidement, c'est parce qu'elle repose sur un système de pensée préétabli, assimilé en dépit de sa complexité, et qui porte sur un point ontologique – l'idée même de la gestion – et non sur des expressions pratiques. Pour le dire autrement, le prélude de la rationalité managériale de Taylor n'est pas à chercher dans les procédés bancaires ou

⁷ Conduite à son paroxysme, la rationalité scientifique du système managérial taylorien servit l'exécution méthodique du génocide de la seconde guerre mondiale [Bauman Z. (1989)].

commerciaux de la Renaissance⁵ mais dans un cadre cognitif édifié progressivement, au fil des siècles.

Plusieurs étapes ont été nécessaires pour rendre familier le principe gestionnaire et donner à des procédés épars – dans l’espace, dans le temps et, donc, dans l’esprit – un habit théorique. Dès les prémices de sa recherche sur les soubassements de l’espace normatif occidental, Pierre Legendre [1974] a pointé comment la théologie scolastique et le droit canon formaient, conjugués, le cœur du système d’autorité qui préside à nos sociétés, mélange de législatif et d’omniscience divine. C’est cette hypothèse que le juriste et psychanalyste va travailler au fil de ses travaux, avec la force de l’intuition et de la redondance, jusqu’à en faire l’argument d’une anthropologie dogmatique à définir [1999, 2001] et terminer par qualifier cet assemblage romano-canonique d’« autre bible de l’occident » [2009]. Fort d’une démarche fondée sur le désenclavement disciplinaire, Legendre étudie le processus de sédimentation de l’histoire et des grands agencements normatifs européens ce qui le conduit à remettre en cause l’évidence de l’homme comme indivis ; il montre en particulier comment l’individu, dans ses dimensions économique, juridique et institutionnelle, voit son identité fondée dans son rapport au pouvoir et, de ce fait, procéder d’un montage, d’une altération essentielle. Cette conception de l’origine politique du sujet annonce les postulats des approches critiques en management qui stigmatisent les relations asymétriques de pouvoir et l’importance du discours dans la formation de la subjectivité [Golsorkhi D. *et al.* (2009)]. Legendre situe le point d’ancrage de ce façonnage institutionnel dans le basculement crucial que constitue l’agonie de l’empire romain et l’émergence d’un nouveau corpus juridique. Car, finalement, ses recherches sur l’architecture dogmatique des sociétés établissent que la gestion, en tant que fait culturel stratifié, procède de la confusion du droit romain et de la pensée chrétienne médiévale et que cet événement lui fournit ses ressorts à la fois épistémologiques et rhétoriques.

Toutefois, c’est chez Agamben [2007] que l’on trouvera l’analyse serrée qui démontre comment, en Occident, le pouvoir s’est structuré comme une articulation entre l’administration économique et le protocole liturgique qui la renforce. Adoptant une démarche méthodologique foucauldienne et revendiquée telle [Agamben G. (2006, 2008)], le philosophe italien peut élucider la consécration d’un vocable – l’« *oikonomia* » de Saint-Paul, expression de la manifestation divine sur terre (le gouvernement du monde par Dieu)⁶ – qui, en passant de la sphère religieuse à celle de la société, va autoriser l’essor du modèle gestionnaire. La confiance dans le pouvoir (étatique ou économique, souvent confondus historiquement) est soutenue par les fastes de la célébration de la hiérarchie, la Gloire religieuse et ses cérémoniels. En formalisant la distinction entre pouvoir divin et incarnation administrative,

⁵ C’est là l’origine du capitalisme [Hauser H. (1931)], ce qui est une autre source conceptuelle [Le Texier Th. (2011a)].

⁶ Dans l’analyse du mécanisme du marché, à qui appartient la main invisible ? Les apories de la théorie néo-classique l’obligent à étayer le modèle d’équilibre général par l’hypothèse d’un commissaire-priseur, immatériel, bienveillant et omniscient... Une figure d’essence divine familière à Saint-Paul !

l'établissement du dogme de la Trinité au III^e siècle met véritablement en branle la machine née de ce rapprochement du droit romain et des institutions chrétiennes, inlassablement décrite par Legendre [Caillat G. (2007)].

Les porosités seront alors innombrables, accentuées par la conversion de Constantin en 312 puis par la promulgation du christianisme comme religion officielle de l'Empire par Théodose en 380. Ces deux décisions éminemment politiques partent d'un constat sans appel : Rome tire sa force non de ses légions mais de son droit. Or, l'abondance de textes législatifs⁹⁰ ne parvient pas à freiner la déliquescence de l'Empire [Lançon B. (1998)]. Il faut donc littéralement épouser un autre code, respecté, quitte à recouvrir le premier par le second. L'adoption d'une Loi⁹¹ (la Bible des chrétiens) qui pose comme consubstantiels le gouvernement des hommes et ses louanges ostentatoires offrira dès lors une solution séduisante [Veyne P. (2006)]. C'est cette fusion de deux corpus initialement antagonistes qui va former le texte premier du management, son système de pensée lentement mûri au fil des siècles – le point d'acmé de cette construction bifide étant le XII^e siècle. Quand les docteurs et théologiens du Moyen Âge finissant disputent de l'exercice du pouvoir, leurs textes « placent côte à côte *iurisdictio* et *administratio* en les distinguant » ; cependant, en procédant ainsi, « ils n'opposent pas deux concepts irréductibles, mais ils mettent en évidence une sorte de dédoublement interne » [Napoli P. (2003), p. 49].

S'appuyant largement sur les recherches d'Agamben, Sørensen et ses coauteurs [2012], dans leur introduction du numéro spécial d'*Organization* consacré aux rapports entre la théologie et les organisations, regrettent que cette origine soit si peu reconnue et exploitée par les chercheurs comme les praticiens. Dans le même temps, ils prennent bien soin de pointer le fait qu'il ne s'agit pas d'étudier des organisations religieuses ou ancrées dans des principes religieux (pas plus que la pratique religieuse dans les entreprises) : la question que rencontre ici le chercheur en sciences de gestion ne porte pas sur les croyances ou la spiritualité mais sur la présence de concepts théologiques sécularisés au fondement des structures de la pensée managériale ainsi que sur la survivance (ou l'hystérésis) dans la gestion moderne de notions religieuses médiévales, qu'elles soient pleinement assumées comme telles ou, plus souvent, camouflées, notamment par les jeux discursifs scientistes. Ceci est important car cela entraîne mécaniquement la totale déconnection entre le dispositif juridico-théologique originel (l'ossature du management) et les convictions des entreprises, dirigeants et employés (des épiphénomènes à l'aune du premier). Cela s'écarte aussi des analyses culturalistes qui, depuis Max Weber [1904-1905], s'efforcent de discerner des variables explicatives dans les doctrines religieuses. *In fine*, le rapport est plus profond et s'éclaire sans doute dans l'intuition de Walter Benjamin qui assène, provocant : « il faut voir dans le capitalisme une religion »

⁹⁰ Constantin se distingue par sa prolixité législative, sans commune mesure avec ses prédécesseurs.

⁹¹ Comme les deux autres monothéismes, le christianisme repose sur un texte d'essence et d'usage juridique.

[1921, p. 111]. Non pas que le capitalisme soit une religion mais il abrite, en son sein, une religion ; sa structure est religieuse¹².

1.2. Mythe, liturgie, autorité : la matrice tue du management

Au-delà de l'histoire des faits (l'aventure des entreprises) et des idées (l'inventaire des théoriciens), la pensée managériale apparaît donc à l'aube du Moyen Âge pour se constituer peu à peu en un système normatif cohérent. Plusieurs siècles seront nécessaires pour que l'amalgame du droit romain et de la théologie chrétienne modèle le cadre sur lequel prospérera le phénomène gestionnaire et sa manière de gouverner les hommes et les choses. Profondément enracinée dans ce syncrétisme, l'image du monde sur laquelle repose cette idée est constituée de trois piliers [Le Goff J. (2010a)].

Le premier point d'appui qui autorisera la gestion à étendre son emprise est la croyance en un mythe. Il s'agit, contre toute attente, d'une assise juridique et non spirituelle. Ce principe dogmatique renvoie à la quête de légitimité qui est aux sources de la normativité du droit : la loi dicte des conduites car elle émane d'une instance qualifiée – l'Empereur, l'État ou Dieu, peu importe. La confiance dans le droit traduit la foi dans l'instance suprême dont il émane et des vertus qu'on lui prête (équité, impartialité, puissance, etc.). La croyance requiert le déploiement d'un système de représentation, avec ses emblèmes et ses devises, et dont les motifs traditionnels sont l'incarnation, la rédemption et le salut, communs au tribunal et à l'église.

Le respect de la liturgie forme le deuxième pilier de cette matrice tripartite, appareillage élaboré autour des figures de l'initiation et de la promotion, qu'elles soient hiérarchiques ou simplement honorifiques. Mais la liturgie se décline également dans les procédures de distribution de la parole et dans l'articulation rigoureuse de l'individuel et du collectif (positions, déplacements, confrontations), l'une et l'autre étant évidemment couplées (par exemple, un monologue individuel suivi d'un acquiescement collectif). En outre, la liturgie prend en charge le découpage du temps, à la fois en fonction des rites et du calendrier, des heures et des saisons.

Enfin, cette architecture trouve son achèvement dans la reconnaissance absolue du pouvoir et du rôle de l'autorité. D'émanation juridique, cette autorité conduit à prononcer le jugement et, le cas échéant, la sanction. Plus encore, l'autorité, consacrée et apodictique, dispose d'une faculté de surveillance. Pour être omnipotente, elle doit être omnisciente : l'œil qui servira de représentation à Dieu, diffusant son regard comme un rayon lumineux provenant du ciel, sera souvent celui symbolisant également la police¹³. C'est ainsi que, dans cette logique,

¹² Benjamin parle des « pratiques » du capitalisme, ce que l'on peut assimiler aux procédés de gestion. Pour une histoire analytique de ce texte et de ses différences avec l'approche wébérienne, voir Löwy [2006].

¹³ Jusqu'à fournir son titre à un hebdomadaire édité de 1908 à 1914, *L'œil de la police*, compilation moraliste de faits divers illustrés, surmontés d'un ou plusieurs yeux inquisiteurs [Dixmier M. et Willemain V. (2007)].

l'invention de la confession en 1215 remplira moins un objectif de dévotion que d'administration des hommes, fonction dont l'Église aura la charge puisqu'au Moyen Âge occidental, dans un paysage politique atomisé et constamment bouleversé, elle constitue la seule institution à même de se saisir durablement de la normalisation des manifestations sociales. La démographie progressant, les livres des naissances (baptêmes) et des morts ne suffisent plus à encadrer les populations ; la confession (d'abord annuelle) vient utilement compléter le dispositif.

Parce que les agencements qu'il autorise sont innombrables, c'est bien ce terreau fertile qui va permettre la conversion rapide et unanime de la société à l'efficacité managériale à l'issue du XIX^e siècle, supplantant en cet instant les référentiels régaliens, notamment le critère premier de l'État, la justice [Le Texier Th. (2011b)]. Et cela quand bien même nul théoricien ou praticien de l'entreprise ne revendique cette racine conceptuelle, les « pères fondateurs du modèle managérial » exhibant au contraire « une ignorance historique bien calculée » [Napoli P. (2010), p. 287]. De façon symptomatique, cet oubli artificiel de la pensée chrétienne médiévale comme point d'appui du management moderne va à l'encontre des pratiques d'autres institutions : les juristes (dans l'acception la plus large du terme), par exemple, révèlent ainsi constamment – par leur tenue, leur langage, etc. – d'où vient le Droit.

Cette amnésie des gestionnaires rend impossible d'identifier la provenance de leur discours, qu'ils en soient les producteurs ou les auditeurs. Leur travail va s'inscrire inconsciemment dans cette matrice mythe/liturgie/autorité, contribuant par cela à la consolider. Pour le dire autrement, si en tant que forme de vie collective les sciences de gestion se placent d'emblée dans la dissimulation de cette source attestée, l'ancrage de la matrice théologico-juridique de l'*oikonomia* dans la mémoire sociale permet au discours managérial de s'imposer comme une véritable parole d'évidence, incontestée car incontestable.

Cette force de conviction de la gestion provient de deux dimensions de son héritage médiéval :

- le juridisme dont elle se pare en énonçant des lois qui, avec l'apparence de la rationalité, allèguent des causalités, y compris en termes moraux (champ dans lequel s'inscrivent nombre de concepts des sciences de gestion, au premier rang desquels la « fidélité » du consommateur) ;
- la prégnance du mystère premier qui conduit à agir *au nom* du règne de l'efficacité, ce qui n'est ni le destin païen, ni la nécessité stoïcienne mais présente la même puissance d'invocation [Agamben G. (2007)]. Pour le dire sans détour, pour le manager, l'inefficacité est un péché mortel (illustration 6)¹⁴.

¹⁴ Dans cette publicité de 2008, celui qui cherche une place de stationnement pour ne pas rater sa réunion (et, donc, sa vie) se prénomme Luc – l'apôtre voyageur – et les points de suspension dans la chaîne causale renvoient presque explicitement aux suicides de cadres qui parsèment l'actualité d'alors. Heureusement, la SNCF veille à son salut.

D'une part, le christianisme est fondé sur une relation complexe au corps, qui en traverse les différentes dimensions, depuis l'incarnation divine dans le corps de l'homme jusqu'aux rites religieux, notamment initiatiques et liturgiques au cours desquels on le célèbre, l'exalte, le consomme même. D'autre part, le corps est l'instrument dont se sert l'homme, le premier, le plus naturel, le plus accessible, qu'il s'agisse de son corps ou de celui d'un autre [Mauss M. (1934)]. Et, comme le XIX^e siècle sera celui de l'hygiène et du sport, ou le XX^e siècle celui de la sexualité, les siècles qui précèdent la Renaissance seront ceux du travail [Le Goff J. et Truong N. (2003) ; Corbin A. (2005) ; Courtine J.-J. (2006)]. Conséquemment, l'analyse médiévale du travail est intégralement convertie en une réflexion sur le corps : nature de l'effort à fournir, âge, genre et tenue des travailleurs, classification des métiers selon leur rapport aux humeurs, aux gestes ou aux rencontres, distinction entre activités spirituelles et manuelles, etc. La vacuité politique de la période vient accroître ce phénomène puisque l'Église constituera longtemps la seule structure capable, dans la durée et dans l'espace, de régir la société et, par ricochet, le travail dans ses multiples dimensions (production, commerce, charge, consommation, etc.).

Partant, l'homme à l'ouvrage se trouve confronté à la matrice tripartite évoquée plus haut : son corps souffre au travail à cause d'un mythe originel et de la promesse d'un avenir meilleur ; le temps du travail est rythmé par le calendrier ecclésiastique ; les gestes (pour fabriquer, vendre, contracter, etc.) et professions suivent des règles dont le respect est surveillé avec vigilance, les écarts étant durement sanctionnés.

Cependant, ce qui frappe immédiatement c'est à quel point cette pensée est bivalente, inscrite en cela dans l'ambiguïté générale qui affecte alors la corporéité : entre répression et glorification des pratiques physiques, l'Église fait du corps l'étai de son pouvoir, le véhicule de son empire sur la société, l'ancrage de toutes ses réflexions idéologiques et institutionnelles [Schmitt J.-C. (2001)]. Pour dominer les hommes, il faut dominer les corps, intégralement – « par le contrôle des gestes, l'Église impose au corps une police dans l'espace, par les calendriers des interdits, elle lui impose une police dans le temps » nous rappellent Le Goff et Truong [2003, p. 39]. Le bien comme le mal s'y logent ou y laissent des traces ; les manifestations corporelles sont glorifiées ou camouflées, encensées ou dénoncées. Mépris et éloge simultanés, « le corps chrétien médiéval est de part en part traversé par cette tension, ce balancement, cette oscillation entre le refoulement et l'exaltation, l'humiliation et la vénération » [*op. cit.*, p. 13]. L'analyse du corps au travail est prise dans le même jeu de contradictions, sur l'ensemble de ses dimensions, notamment terminologique, avec l'opposition lourde de sens entre *opus* (l'œuvre) et *labor* (la peine) et leurs dérivés pour désigner le travail, et typologique, avec la séparation des métiers selon s'ils sont autorisés ou illicites, propres ou souillés par le sexe, le sang, la sueur – pour le dire autrement, selon s'ils sont nobles ou ignobles. Promiscuité de la saleté du teinturier, gestes désordonnés du jongleur, mains également souillées de sang du chirurgien et du boucher...

Ces oppositions, qui ne sont néanmoins pas stabilisées et vont jusqu'à s'inverser au fil des siècles, se matérialisent de nombreuses façons. Les écrits bibliques transmis oralement, les exégèses diffusées d'érudits en érudits, les textes réglementaires comme le *Livre des métiers* du prévôt Étienne Boileau [1268]¹⁵, les cris de la ville eux-mêmes transmettent ces clivages [Massin (1978)]. Et, surtout, marque de fabrique du Moyen Âge chrétien [Boulnois O. (2008)], les images, innombrables, figées ou animées – les gravures qui passent de main en main, les sculptures, bas-reliefs et vitraux qui ornent les bâtiments et les églises, les enluminures colorées, les fresques, les blasons, les enseignes et jusqu'aux visions oniriques qui marquent l'imaginaire médiéval¹⁶ ou les exhibitions publiques, à l'instar des pénitences et de leur débauche spectaculaire de violence. Ces images qui, toutes, « ont leur raison d'être, expriment et communiquent du sens, sont chargées de valeurs symboliques, remplissent des fonctions religieuses, politiques ou idéologiques » et, finalement, « participent pleinement au fonctionnement et à la reproduction des sociétés présentes et passées » [Schmitt J.-C. (2002), p. 21].

Adossé ainsi, d'une part, à l'incarnation de l'homme dans la figuration et, d'autre part, dans l'antithèse qui structure la pensée chrétienne, le travail va, dans ses représentations visuelles et mentales¹⁷, s'organiser autour de deux archétypes :

- le portrait allégorique d'une figure illustre (roi ou saint, soldat ou apôtre) dont, au-delà de l'illustration et de la *mimésis* et sans sombrer dans l'idolâtrie, les traits renvoient aux vertus supposées, le parant de ce fait d'une puissance normative (« tel il était, tel tu dois être ») ;
- l'image de la Passion et de ses stigmates, c'est-à-dire la douleur dans sa variété, ses signes physiques (plaies, blessures) et mentaux (mortifications, humiliations), le sang et les larmes, familière dans ses manifestations aussi bien narratives (la vie du Christ et des martyrs) que quotidiennes (jeûne et abstinence alimentaire, châtements publics, pèlerinages populaires agrémentés de flagellations, etc.).

Il résulte de ce couple figuratif la transmission d'une double image du travail et, conséquemment, du corps au travail : d'un côté, un corps iconique, magnifié dans la production de son œuvre, représenté dans chacun des gestes exemplaires qui permettent de fabriquer, de transformer, d'agir dans le respect de son art ; de l'autre côté, un corps souffrant, châtié par le travail, ou dont les contorsions et gesticulations témoignent de la possession par le démon [Schmitt J.-C. (1990)]. Dès lors que le travail est envisagé comme une punition

¹⁵ Nommé par Louis IX prévôt de Paris de 1261 à 1271, Étienne Boileau recense 120 métiers dont il présente l'organisation statutaire, la réglementation du travail ou le régime concurrentiel aux XII et XIII^e siècles.

¹⁶ Songes (et « mensonges ») relèvent alors de la vue et du règne de l'*imago* – d'où la surveillance dont ils sont l'objet.

¹⁷ Dans la somme qu'il signe sur l'histoire des doctrines de l'image et la généalogie de l'inconscient visuel européen, Boulnois insiste bien sur la nécessité de lire les images matérielles du Moyen Âge *au regard* des images mentales, ce qui renvoie à la dimension fondamentalement anthropologique de la théorie médiévale des images [2008, p. 445].

rédempteur, l'opposition est réelle mais la fusion totale, l'un ne va pas sans l'autre, le saint a été martyr, la valeur passe par la douleur. L'exemplarité au travail nécessite l'abnégation, le respect des règles, des mouvements, des postures, aussi douloureux soient ces passages obligés. Ces deux figures de la corporéité, données comme immanentes, et qui, pour cela, paraissent légitimes et indiscutables – autorisant dès lors tous les excès, justifiant toutes les pratiques – constituent une partie du substrat des systèmes de représentation du management contemporain.



Illustration 7 : Publicité Microsoft (2008).

En effet, ce que la gestion, comprise comme dispositif de normalisation des conduites tourné vers l'efficacité rationnelle, va retenir de ce moment de confusion juridique c'est non pas un principe particulier, précis, contraignant pour un détail de l'activité productive, mais une image. Et quelle image ! L'avers et le revers d'une même médaille, un Janus irrécusable où s'unissent corps modèle et corps modelé, l'exemple et l'épreuve. L'image du corps au travail paraît celle née du mouvement d'un thaumatrope, associant dans son tournoiement deux gravures lacunaires pour n'en faire qu'une, où seulement le sens réside. Et lorsqu'en 2008, pour mieux vanter ses « solutions », Microsoft met au garde-à-vous des trentenaires aux corps élancés, prêts à prendre le départ d'une course fictive (« Vos équipes sont-elles prêtes ? »,

illustration 7), s'impose l'écho avec le témoignage d'un cadre justifiant sa prise régulière de médicaments énergisants d'un jugement définitif : « nous sommes des sportifs de haut niveau¹⁸ ». Deux descriptions d'une même réalité, également vraies, absolument inséparables. Le corps iconique du jeune cadre dynamique est aussi le corps souffrant du dopé amaigri par la fatigue accumulée.

Cette première partie a permis de voir d'où procède la pensée managériale et comment cette origine a entraîné un rapport décisif mais équivoque au corps. À ce stade, le problème qui se pose est méthodologique : comment l'historien peut-il déceler et analyser les symptômes de l'héritage théologique de la gestion ? Et pour en tirer quel type d'enseignement ? C'est ce que la seconde partie de cet article se propose maintenant d'aborder à travers la présentation de la méthode iconologique.

2. LA MÉMOIRE RÉVÉLÉE DU MANAGEMENT

Lorsqu'en 2007, Apple commercialise son nouveau téléphone, la publicité repose sur un slogan elliptique – « Toucher, c'est croire » – et la photographie d'une main saisie dans son mouvement. Plongé dans l'obscurité, le corps auquel elle appartient est invisible (illustration 8). Préoccupé de questions apparemment moins mercantiles, le groupe Bouygues a lancé le 3 novembre 2008 une vaste campagne dans la presse, relayée par un site Internet¹⁹, qui présente la politique et les savoir-faire du groupe en matière de développement durable. Chaque filiale bénéficie d'une déclinaison à la fois de l'image et de l'accroche retenue pour le groupe dans son ensemble : « donner aux salariés plus qu'un salaire » et « donner à l'avenir les bras qui lui manquent », qui deviennent, par exemple, « donner à la nature les moyens de se faire entendre » pour TF1 ou, pour Bouygues Immobilier, « donner plus qu'on ne prend » (illustrations 9 à 11). Les montages photographiques reproduisent un même schéma, un élément du monde – vallée verdoyante, ville moderne, êtres humains souriants, iceberg paisible, etc. – étant tenu au creux de deux mains anonymes, tendues, en position d'offrande, vers le regard du spectateur.

Chacune à sa manière, ces publicités s'inscrivent dans les principes séculaires de la représentation liturgique, avec ses figures imposées : la main omnipotente²⁰, l'énoncé de

¹⁸ Toutes les enquêtes menées en France depuis 1995 convergent vers le constat qu'un cadre sur 5 est dopé, c'est-à-dire que, soumis à des pressions physiques et psychologiques, des cadences élevées, des rythmes contre-nature, ils consomment, au-delà des traditionnels alcool et tabac, des psychotropes (cocaïne, LSD, cannabis) et des médicaments (antidépresseurs mais surtout modafinil qui, utilisé par les américains lors de la première guerre du Golfe, provoque un état de veille prolongé). Voir notamment les travaux de la sociologue Astrid Fontaine [(2006)], dont est tiré la citation, qui dit également beaucoup sur l'image du sport dans notre société.

¹⁹ www.construirenotreavenir.com.

²⁰ Instrument de travail, qui d'ailleurs sert à le catégoriser en opposant le manuel (dont l'écriture) à l'intellectuel, la main est aussi un motif iconographique, traditionnellement mobilisé pour incarner la frontière entre l'humain et l'altérité ou encore la toute-puissance divine, quitte à ce qu'elle devienne alors une main invisible (cf. note 9).

préceptes injonctifs, l'association des catégories du visible et de l'invisible, les rapports de proportion entre l'humanité et son créateur. À forme humaine mais sans visage, ce dernier est bienveillant (« donner aux uns pour qu'ils donnent aux autres », Bouygues Telecom) tout en jouissant de l'autorité que confère la menace implicite – parce que, si jamais sa main allait à se refermer...



Illustration 8 : Publicité Apple (2007).

La théologie institutionnalisée qui forme le soubassement de la pensée managériale surgit donc de toute part, malgré le déni (dans l'acception psychanalytique du terme) de la gestion. La question à ce stade est donc moins la réalité de cet ancrage historique que la manière de l'analyser pour, en dernière extrémité, en mesurer l'impact sur les pratiques managériales, afin de les optimiser ou de les contester. Pour ce faire, les outils épistémologiques et méthodologiques sont à chercher dans deux directions, partiellement liées : l'iconologie warburgienne et ses avatars ; le paradigme indiciaire et ses prolongements.

La *Création d'Adam* de Michel-Ange constitue le parangon de ce régime symbolique, imité *ad libitum*, de l'affiche du film *E.T.* aux publicités pour le Pôle emploi en 2009.

DONNER
AUX SALARIÉS PLUS QU'UN SALAIRE

Le groupe Bouygues est la première entreprise du CAC 40 par l'importance de son actionariat salarié. Aujourd'hui, 50 000 collaborateurs détiennent 15,1 % du capital, ce qui fait d'eux le deuxième actionnaire du Groupe.

Challenge
 siège historique de Bouygues

construirenotreavenir.com

CONSTRUIRE L'AVENIR, C'EST NOTRE PLUS BELLE AVENTURE

BOUYGUES

DONNER
À LA NATURE TOUTE L'ATTENTION QU'ELLE MÉRITE

Colas, n°1 mondial de la route, participe activement à la lutte contre le changement climatique. En créant un substrat végétal de bitume, une peinture routière à base de coquilles d'huîtres ainsi que des servobés et des capotches qui économisent jusqu'à 95 % d'énergie, l'innovation de Colas est plus que jamais au service de l'environnement.

construirenotreavenir.com

CONSTRUIRE L'AVENIR, C'EST NOTRE PLUS BELLE AVENTURE

BOUYGUES

DONNER
AUX UNS POUR QU'ILS DONNENT AUX AUTRES

En 2008, Bouygues Telecom a permis à 400 salariés volontaires de consacrer une partie de leur temps de travail à des associations sociales, médicales, environnementales et culturelles soutenues par la Fondation Bouygues Telecom.

construirenotreavenir.com

CONSTRUIRE L'AVENIR, C'EST NOTRE PLUS BELLE AVENTURE

BOUYGUES

Illustrations 9 à 11 : Campagne institutionnelle Bouygues (2008).

2.1. Une méthode pour l'histoire de la pensée managériale

Une possibilité de mise au jour des racines idéelles de la gestion réside dans la mobilisation d'une méthode qui va prêter attention aux configurations de formes de la pensée, en jugeant essentiel le rôle de la mémoire sociale plus que celui de la datation de faits précis, d'importance toujours relative.

Lorsqu'au XIX^e siècle, l'allemand Aby Warburg cherche à dépasser les frontières de ce qu'est alors l'histoire de l'art pour analyser la psychologie de l'expression humaine, il va poser les jalons d'une discipline qui va essaimer dans de multiples directions. Considérant que nos savoirs et croyances sont éminemment dynamiques mais qu'en aucun cas l'histoire ne peut être évolutionniste, vectorisée par le progrès (ce qu'elle était alors, sous l'influence du déterminisme positiviste), Warburg invente une pratique qui va devenir une méthode, fondée sur le rapprochement des idées de toute nature (esthétiques, religieuses, scientifiques, culturelles, populaires, etc.) selon les modalités de leur manifestation symbolique et artistique [Warburg A. (1990)]. C'est la naissance d'une « science sans nom » [Agamben G. (1984)], qui deviendra l'iconologie et modifiera radicalement l'appréhension de l'art, contribuant au décloisonnement disciplinaire qui marquera la naissance des *Cultural* et *Visual Studies* [Elkins J. (2003)].

Que propose Warburg, avant de sombrer la folie et la mort ? De révéler la mémoire sociale d'une époque en inscrivant la réflexion sur les formes et figures artistiques dans une perspective dynamique, à la fois dans le temps et l'espace – ce qui l'amène à proposer les concepts de « migration » et de « survivance » des symboles. Les images ne sont plus de la signification en soi, mais du temps et du sens mêlés, donc du sens modifié. Cette posture paradigmatique entraîne naturellement l'adoption d'une méthode originale, toute entière organisée autour du principe du montage, c'est-à-dire du rapprochement d'éléments épars, de la juxtaposition de pièces distinctes qui, par un relief, s'emboîtent, par un motif, se répondent. De ces rapprochements, résulte un savoir – une « connaissance par les montages » pour reprendre l'expression du philosophe et historien de l'art Georges Didi-Huberman [2009] – qui se traduit essentiellement par ce que Warburg appelle des « symptômes », un lieu d'opposition de signes contradictoires, un moment de crise de la représentation et du discours. La quête du symptôme devient, *in fine*, la visée de l'iconologie critique, son aboutissement logique : l'histoire ausculte la mémoire sociale, dissèque les formes qui l'abritent, pour établir le diagnostic de la civilisation occidentale [Agamben G. (1984) ; Didi-Huberman G. (2002)]. Nous ne sommes pas loin de l'appréhension foucauldienne de l'histoire, avec la place décisive accordée aux discontinuités. Les problèmes qu'embrasse l'historien changent de nature, il n'est plus question de privilégier le vérifiable (et le savoir sans enjeu véritable qui souvent en résulte) mais le lisible, c'est-à-dire la plongée dans les strates de mémoire contenues en chaque image, l'analyse des sédiments temporels accumulés et qui conduisent à la redite, au désir, à l'oubli, au refoulé, autant de symptômes mnésiques. Plus qu'à une discipline

positiviste, l'histoire s'apparente alors à une science herméneutique, elle cherche à mettre en relation des phénomènes qui, par définition, ne sont pas reproductibles et dont les motivations ne sont pas des mécanismes causaux déterministes. Et si ce travail constructiviste paraît subjectif, c'est uniquement au nom d'une « subjectivité opératoire », voisine de l'objectivité des sciences de la nature [Ricoeur P. (1955)].

Protéiforme, l'héritage warburgien modifie largement l'historiographie contemporaine, principalement après l'analyse de Ginzburg [1966] qui va faire de la mise en tension des traces des événements l'un des principes de sa méthode. En tant que paradigme humaniste et anthropologique, l'iconologie se diffuse également au point de former l'assise du courant de recherche connu dans les pays Anglo-saxons sous le terme de *Visual Culture* [Mitchell W. J. T. (1986) ; Didi-Huberman G. (1996)]. Atrophié en France, ce champ se situe aux frontières de l'histoire de l'art, de la sociologie des médias et de l'anthropologie culturelle. Il s'agit d'analyser le visuel dans son rapport à l'idéologie ou, en d'autres termes, de saisir ce qui, dans l'image (au sens le plus large du terme²¹) relève du social, construit historiquement et, donc, politiquement. Critique par essence, ce courant et ses dérivés – *Cultural Studies*, *Visual Studies* [Elkins J. (2003)] – ambitionnent l'étude des rapports entre les systèmes de représentations (hybridation d'images et de textes, de toute provenance) et les dispositifs de pouvoir (dans une acception extensive et non réductrice au champ institutionnel) – revendiquant un fonds bibliographique *ad hoc* où se croisent Foucault et Barthes, Benjamin et Wittgenstein, Baudrillard et Crary [Brunet F. (2005)]. La conception de l'histoire comme point d'articulation des jeux de domination et la nécessité qui en résulte pour l'historien de procéder au diagnostic de l'homme occidental à travers sa production symbolique et artistique nous ramènent à Warburg et son invention méthodologique décisive.

Pour qui cherche à sonder le fait culturel particulier qu'est le management, la pertinence de ces courants d'études dé-disciplinarisés est patente : en rompant les frontières entre ce qui relève de l'art et ce qui procède du populaire, en s'interrogeant moins sur les catégories esthétiques que sur le regard qu'une époque porte sur ses images et l'idéologie qu'elles transmettent, la filiation qui, grossièrement, mène de Warburg à Lubin [2003] offre au chercheur en sciences de gestion un outil heuristique puissant. La question qui se pose à ce stade porte sur la manière d'opérer, la méthode de recherche à proprement parler qui autorise le montage d'éléments hétéroclites, la juxtaposition d'une gravure médiévale et d'une publicité pour un constructeur automobile, la mise en rapport des peintures florentines de Vierge à l'enfant et des réclames pour le savon Cadum qui envahissent les murs de Paris à partir de 1910, au point que le nourrisson souriant dans son bain soit qualifié de « Jésus-Christ des années folles » [Wlassikoff M. et Bodeux J.-P. (1990)] ?

²¹ Mitchell utilise le mot anglais *image*, englobant, et non le terme *picture*, qui renverrait exclusivement à des images matérielles.

Tandis qu'il travaille à son analyse de la peinture de la Renaissance en rupture avec l'évolutionnisme historique alors dominant, Warburg va trouver dans des domaines connexes la méthode de recherche qui lui manquait, celle qui lui permettra de développer les planches de son *Atlas*, fondées sur le rapprochement de détails hétérogènes, qu'ils soient picturaux, photographiques ou autres [Agamben G. (1984) ; Didi-Huberman G. (2002)]. Le médecin Giovanni Morelli montra aux alentours de 1875 que la meilleure façon d'identifier l'auteur d'un tableau (et, donc, de lutter contre les faussaires) n'est pas l'analyse de l'œuvre dans sa globalité mais l'attention portée à de petits éléments (doigts, lobes, etc.).

Révolution dans l'histoire des idées, cette intuition va immédiatement séduire les deux champs d'application à l'interface desquels se trouve Morelli : l'enquête policière et la médecine. L'anthropométrie signalétique de Bertillon en découle [Bertillon A. (1890)], mais aussi les principes qui président aux réussites fulgurantes du Sherlock Holmes, fantasmées par un médecin [Doyle C. (1887)], au moment où d'autres médecins décryptent les fantômes en cherchant des indices symptomatiques [Freud S. et Breuer J. (1895)]. Ce travail de détective accorde en effet la primauté à l'indice, en tant qu'il forme la trace de la cause qui l'a produit et que l'on cherche – criminel, pathologie, proie, artiste, peu importe. C'est la naissance du paradigme indiciaire, explicité par Ginzburg qui en a retracé l'ancrage dans l'histoire de la pensée humaine [Ginzburg C. (1979) ; Thouard D. (2007)] : valorisation du détail comme élément de sens, ouverture à une variété de sources au détriment de la seule archive scripturale, raisonnement abductif²² et non déductif ou inductif... Autant de dimensions qui rapprochent cette méthode de l'épistémologie et de la sémiologie de Peirce [Uzel J.-P. (1997)] et des prémices de la micro-sociologie pour laquelle, en dépit de leur banalité apparente, la valeur explicative des détails du quotidien est décisive [Kracauer S. (1927)]. À la suite de Ginzburg, les historiens appliqueront pour leur part cette manière de procéder en considérant que l'ordinaire peut dire beaucoup et que les événements de faible intensité ne doivent pas être négligés pour la compréhension d'une époque – évidemment, c'est d'une forme d'empirisme critique dont il s'agit là. Comme la médecine ou la philologie, l'histoire est une discipline indiciaire, intéressée par des singularités rétives à la quantification et qui ne saisit les phénomènes que de façon oblique, par traces [Veyne P. (1971) ; Ricœur P. (2000)²³].

On le comprend, c'est la quête de l'indice ou, pour le dire autrement, l'élection de détails comme éléments de signification, qui constitue le processus central de l'iconologie. Rapprochés, confrontés, entrechoqués, ces fragments d'images produisent un savoir historique parce que, comme le souligne à raison Didi-Huberman [2011, p. 94] : « la confusion des époques est dans chaque époque, dans chaque moment historique, dans chaque image, je dirai même dans chaque geste de notre corps. Si j'en appelle à une « connaissance par les montages », c'est parce que tout objet social et historique se constitue lui-même

²² Inférence à partir des effets, l'abduction est un raisonnement qui, face au résultat constaté, avance une hypothèse explicative.

²³ Ricœur propose une typologie et une épistémologie de la trace, qui, selon lui, « est à la connaissance historique ce que l'observation directe ou instrumentale est aux sciences de la nature » [Ricœur P. (2000), p. 214].

comme un montage ». Les images recueillent des formes stratifiées, issues d'autres temps et d'autres lieux ; elles documentent une histoire et sédimentent une mémoire. Il convient néanmoins de préciser que les indices peuvent être de deux sortes : l'*indice-signalment*, signe fort, qui permet d'identifier, d'établir des corrélations, à la manière du détective et de son analyse formelle ; l'*indice-symptôme*, signe faible, équivoque par nature, qui ne donne pas prise aux certitudes mais constitue un « malaise dans la représentation », le surgissement discret d'un état critique et requiert, dans l'analyse, une démarche anthropologique [Didi-Huberman G. (1996), p. 157]³⁴. C'est la différence entre Morelli et Warburg, entre Bertillon et Freud. Et, dans ce cadre, le rapprochement des indices peut procéder de plusieurs registres méthodiques : l'aléatoire (les rencontres fortuites) ; le rythmique (les attractions esthétiques) ; le vital (la nécessité sensible).

Avec le paradigme indiciaire, l'iconologie telle qu'elle se pratique en histoire ou au sein des *visual studies* se révèle une ressource fertile pour étudier la constitution historique de la gestion dans sa dimension profondément culturelle et, peut-être, comprendre ainsi comment cette pseudo-science peut produire à la fois des savoirs subjectifs et des valeurs normatives, éminemment influentes.

2.2. Une configuration iconographique symptomatique

L'image du monde qui fournit au management son ossature – cette matrice multi-séculaire qui associe mythe, liturgie et autorité – est occultée par ceux-là même qui l'activent. Recouverte, dans une logique proche du palimpseste, par le discours sur l'efficacité, immanente et incontestable, elle explique pourtant pourquoi la gestion est une grande productrice de jugements moraux [Le Goff J. (2010a)]. Pétrie du juridisme romano-chrétien, proscrivant de fait toute contradiction, c'est bien une doctrine fondée sur un système de valeurs que masque la rhétorique de l'efficacité. Formulées comme des vérités scientifiques, des lois comportementales sans fondement rationnel s'imposent à tous comme peut le faire l'attraction universelle, que nul ne songerait à contester. Semblant des relations nécessaires entre des conduites et des résultats, des dispositions arbitraires s'apparentent, dans leur expression formelle comme dans leurs effets pratiques, à des normes objectives produites par et pour le progrès – bienveillance chrétienne qu'épouse le scientisme positiviste.

L'intérêt de procéder à une histoire de la pensée managériale tient justement à la possibilité de révéler la mémoire de la gestion et, donc, d'ôter à ce champ cognitif son travestissement à la fois technique et mythique, où se conjuguent la valorisation de l'axiomatique et la satisfaction

³⁴ On reconnaît ici la tension de la dialectique historique telle que la concevait Benjamin qui, en un sens, fait office de passerelle entre Warburg et Kracauer dans sa manière de prêter attention aux aspects minuscules de l'histoire pour les faire entrer en correspondances [Benjamin W. (1939)].

de l'individu. Ce montage dogmatique a acquis sa puissance de conviction par le jeu du langage (verbal ou inscrit) et de la communication managériale et ses images. Appliquée selon la tradition des *visual studies*, l'iconologie critique permet d'identifier le fonds historique de ce qui est conçu pour être vu, de mesurer comment les rapports sociaux et le patrimoine esthétique et symbolique interagissent dans la création de dispositifs de représentation qui sont aussi et surtout des machines de pouvoir.

À dessein d'illustrer comment peut se manifester cette construction visuelle de l'idéologie managériale, nous pouvons retenir l'exemple de la production en milieu contrôlé pour voir, d'un côté, la manière dont les gestionnaires se sont emparés de cet outil technique et, de l'autre, la façon dont les employés ont adopté ce cadre de travail contraignant²⁵. Il ne s'agit pas ici de dérouler une étude de cas mais, plus modestement, de témoigner d'une situation de gestion afin d'attester, à titre spéculatif, des potentialités des pistes méthodologiques ouvertes et de la vraisemblance de la proposition centrale de cet article : saisir les strates théologiques enfouies par la gestion et qui constituent pourtant la consistance même du fait managérial permet de comprendre le glissement des pratiques gestionnaires de la sphère technique vers le champ de la morale ; l'attention portée à des détails signifiants facilite ce travail en conduisant, le cas échéant, à révéler la mémoire sociale et les migrations de symboles.

En France comme ailleurs, certains sites industriels ou scientifiques disposent de locaux répondant à des normes atmosphériques très sévères. Appelées familièrement « salles blanches », ces enceintes stériles ont pour objectif d'éviter les contaminations chimiques ou biologiques (aucune particule ne doit pénétrer dans ces pièces, ni pouvoir s'y développer). Pour ce faire, elles comptent un ou plusieurs sas d'accès (avec douche d'air et, parfois, d'eau) tandis qu'une centrale de traitement filtre l'air entrant et le renouvelle régulièrement. Les opérateurs ont des tenues adaptées, parfois intégralement couvrantes, et leurs équipements sont aseptisés. D'autres caractéristiques techniques sont normalisées et surveillées – la lumière, l'humidité, la température – et en particulier la pression relative, afin d'éviter l'intrusion de particules (surpression) ou leur sortie (dépression)²⁶. Ce type de production en milieu contrôlé apparaît à la suite de l'invention des premiers circuits intégrés chez Texas Instruments en 1958 : la fabrication des puces par photolithographie requiert un air purifié, la moindre poussière pouvant créer des défauts. Le développement des salles blanches résulte de cette exigence technique de qualité et le parc a cru en conséquence, avec un essor particulier à partir du milieu des années 1980 pour dépasser le million de m² en 2000 répartis sur près de 2000 sites industriels. Au-delà de l'électronique et de la connectique, de nombreux secteurs

²⁵ Toutes les informations ci-après proviennent d'une étude réalisée par l'auteur en 2001 pour un commanditaire privé. Elles ont été obtenues notamment par des entretiens semi-directifs conduits auprès de gestionnaires de production, de techniciens et de responsables du personnel.

²⁶ La norme internationale ISO 14-644-1 définit différentes classes de salles blanches, en fonction de la concentration de particules dans l'air. Les 9 niveaux de sévérité varient en fonction de la taille des particules (de 5 microns à 0,1 micron) : le niveau le plus élevé (classe 1) tolère 2 particules de 0,2 micron par mètre cube soit une exigence 50 fois supérieure au niveau de propreté d'un bloc opératoire moderne.

sont concernés aujourd'hui, depuis la santé jusqu'à l'aéronautique en passant par l'optique ou l'agro-alimentaire.

En milieu contrôlé, les procédures opératoires sont extrêmement rigoureuses car, d'une part, les sévères contraintes d'accès (douche, habillage) limitent les va-et-vient, et, d'autre part, les tâches doivent être précisément définies (nature, intervenant, durée) pour limiter autant que possible gestes et paroles, susceptibles de modifier pression et température. Pour ces raisons, les conditions de travail se révèlent très dures : les séquences de travail sont longues (peu ou pas de pauses, temps de préparation à l'entrée et en sortie) ; il faut porter des masques et des combinaisons gênantes et lourdes (des scaphandres dans certains cas) ; les opérateurs baignent dans une lumière artificielle, sont soumis en permanence à des flux d'air sec et au bruit de la soufflerie ; enfin, les échanges interindividuels sont réduits ou proscrits.

LE MAROC, LE PAYS OÙ IL FAIT - 5° TOUTE L'ANNÉE.

Découvrez un autre Maroc, le Maroc d'aujourd'hui, le Maroc industriel.

Partenaire de votre réussite, le Maroc est prêt à vous accueillir et à vous faire profiter de son dynamisme économique, industriel et technologique. Au Maroc, la priorité c'est la compétitivité, durablement. Votre entreprise y bénéficie de facilités d'installation, d'infrastructures dédiées à vos activités et d'un personnel qualifié, précisément dans vos métiers. Au Maroc, votre entreprise est proche de tout, surtout de vos clients. Grâce à de nombreux accords de libre-échange et à une logistique efficace, vos produits gagnent facilement et rapidement vos marchés.

www.invest.gov.ma



PRÊT À VOUS ACCUEILLIR.
* Investir au Maroc. Partager le succès.

Invest in Morocco
Sharing Success

AGENCE MAROCAINE DE DÉVELOPPEMENT DES INVESTISSEMENTS

Illustration 12 : Publicité de l'Agence marocaine de développement des investissements (2010).

Au-delà de ces aspects techniques, la mise en place de zones à environnement contrôlées entraîne des modifications notables en termes de gestion du personnel. Tout d'abord, la présence de tels sites provoque une féminisation des effectifs, notamment du fait de préjugés des recruteurs qui considèrent qu'à travail équivalent, des femmes seront plus précises et plus calmes que des hommes. Ensuite, parce qu'elle crée *de facto* des catégories distinctes de personnel, la mise en place d'une salle blanche dans une entreprise conduit à l'éclatement des logiques collectives, obérant le pouvoir de négociation des effectifs ouvriers. En scindant le personnel et en habillant certains de tenues de protection, ces espaces désagrègent les solidarités catégorielles. Ceci est encore accru par un dernier constat : les revendications portant sur les conditions de travail diminuent lorsqu'une enceinte de production en milieu contrôlé a été construite et, ce, malgré l'altération du contexte opérationnel.

Sans surprise, les personnels d'encadrement ou les responsables de sites productifs ont vite perçus les avantages managériaux de ces changements qualitatifs. Et des investissements dans l'installation de salles blanches ont commencé à apparaître pour des productions qui, en toute rigueur, n'en nécessitent pas techniquement. Leur adoption répond alors purement à des visées organisationnelles (l'espoir d'une soumission sociale) ou, plus rarement, commerciales (une différenciation par l'image technique perçue).

L'instrumentalisation de cet outil de gestion de production par le management est avérée comme en témoigne par exemple la campagne de communication lancée en 2010 par l'Agence marocaine de développement des investissements (illustration 12). Pour séduire des entreprises françaises susceptibles de délocaliser tout ou partie de leur production dans ce pays, c'est l'image de la salle blanche qui est brandie, en complet décalage avec les activités effectivement concernées (services et fabrication manufacturière, notamment automobile). Mais ce qui est promis dans cette annonce c'est la paix sociale et la modernité, un personnel aussi aseptisé que le lieu où il opère. Cependant, ce qu'ont révélé les entretiens conduits auprès des employés et des cadres dans des entreprises ayant recours à des environnements ultra-propres est plus complexe, modérant l'impression de cynisme qui aurait pu se dégager de prime abord. Pourquoi cet outil technique exerce-t-il une telle séduction sur les entreprises et les personnels appelés à y travailler et qui vont pourtant en subir les désagréments ? Questionnés sur ce que représente la salle blanche à leurs yeux, les uns et les autres dessinent la même image et en font une icône de la science bienveillante. Au fil des entretiens, les locaux en milieu contrôlé forment une figure visuelle à la symbolique puissante. Dans l'imaginaire collectif, ce dispositif agence des éléments provenant de l'imagerie scientiste du XIX^e siècle (blouses blanches, paillasse, tubes à essai, microscopes, etc.) et de la littérature d'anticipation (sas, corps ralentis et silencieux, casques, etc.). Les employés citent dans le même mouvement Louis Pasteur vaccinant un enfant tel qu'illustré dans les manuels scolaires et *2001, l'Odyssée de l'espace* de Stanley Kubrick (illustration 13). On se situe quelque part entre le laboratoire futuriste en apesanteur, maintes fois évoqué, et la bulle protégeant les malades aux systèmes immunitaires défaillants (illustration 14). Cette bulle protectrice,

bienfaitante, nécessaire, revient d'ailleurs régulièrement : ainsi 3M, pour promouvoir des tenues intégrales inconfortables par essence, suggère que l'on va « travailler dans une bulle de confort » (illustration 15). Les personnes interrogées semblent oublier que le travail qui se déroule dans ces pièces immaculées est simplement celui de l'ouvrier, mais sans suie et sans sueur.



Illustration 13 : 2001: A Space Odyssey, Stanley Kubrick (1968).



Illustration 14 : l'« enfant-bulle » David Vetter et son médecin, le docteur Rafael Wilson en 1984 (D.R., Baylor College of Medicine Archives).

Travailler dans une Bulle de Confort

La Nouvelle gamme de coiffes et cagoules légères 3M™ Série S

Découvrez dès maintenant la légèreté et la souplesse uniques des nouvelles coiffes et cagoules légères 3M™ Série S pour systèmes de protection respiratoire à ventilation assistée ou à adduction d'air 3M™. Conçue à partir d'un logiciel de modélisation d'un échantillon mondial de tours de tête - et offrant de nombreuses options d'ajustement et de réglage de la taille - la nouvelle gamme 3M™ Série S apporte ainsi un confort optimal au plus grand nombre. Une fois la coiffe ajustée, l'utilisateur bénéficie d'un flux d'air homogène et silencieux, d'une excellente visibilité, d'un champ de vision extra large et de la douceur des joints faciaux que ce soit au niveau du cou ou du visage.

Composée de 4 coiffes et cagoules munies d'un harnais standard et de 3 cagoules réutilisables dotées d'un harnais haut de gamme, la nouvelle gamme 3M™ Série S mise tout sur le confort et le choix !

Entrez dès maintenant dans cette bulle de confort en visitant le site : www.3M.com/fr/secureite

3M

Illustration 15 : Publicité 3M (2010).

Que nous dit-on ? Que travailler dans une salle blanche est valorisant parce que l'on œuvre alors pour la « science », le « progrès », l'« avenir ». De grands principes sont invoqués (sécurité, santé, hygiène, etc.), purement et simplement assimilés à ces espaces indépendamment de ce qui s'y passe. La croyance dans le mythe de la modernité et de sa technique bénéfique est totale, aussi bien du côté des promoteurs des systèmes en question que du prolétariat qui y passe des heures dans un silence religieux. Car – et c'est le deuxième aspect qui ressort des ces entretiens – dans les milieux contrôlés « on voit que l'on travaille » : l'entrée et ses étapes normalisées (se changer, se doucher, franchir des sas) marque une frontière réelle entre l'extérieur et l'intérieur mais aussi entre le repos et le travail. Et les comportements opératoires, par leur relative lenteur, leur méticulosité, paraissent des cérémoniels où s'articulent le collectif et l'individuel (« on sait que l'on est important », « les autres dépendent de nous », « nos gestes doivent être précis, on n'a pas droit à l'erreur »). Enfin, le fait que ces salles soient parfois sous vidéosurveillance mais toujours sous contrôle par la hiérarchie (avec les indicateurs thermiques et atmosphériques, qui révèlent aussi bien le respect des conditions de fabrication qu'un éventuel bavardage...) ne choque personne, ce regard panoptique de l'autorité apparaissant légitime puisqu'il s'exerce au nom de l'efficacité des processus productifs. Et le fait que certaines dimensions des comportements attendus relèvent non pas de la sphère technique (compétence, connaissance, savoir-faire, etc.) mais du champ de la morale (ponctualité, sérénité, etc.) ne pose de problème à personne.

Ainsi, selon toute vraisemblance, c'est l'impact symbolique de l'apparence scientifique des enceintes ultra-propres qui explique ce phénomène paradoxal d'extrême docilité d'un personnel pourtant mis à rude épreuve. Et, finalement, avec la salle blanche, la pensée

industrielle occidentale trouve un objet idéal pour masquer sa vocation normative : la rhétorique scientifique du management circule non plus par des discours mais par des images, ancrées dans la mémoire sociale. Le corps se soumet au dogme de l'efficacité en acceptant des contraintes physiques et leur mise en scène (via la surveillance inhérente aux milieux contrôlés) au nom de la science et de l'avenir meilleur qu'elle promet.

Le corps iconique de l'opérateur en salle blanche (illustrations 12 et 15) masque le corps souffrant d'hommes et de femmes qui endurent des contraintes physiques particulièrement pénibles. Héritage du Moyen Âge comme on l'a vu, cette figure gémeilaire corps iconique/corps souffrant fait de la douleur le prix de la fortune ou, pour le dire autrement, elle crée un rapport de consubstantialité entre épreuve et efficacité. Or, aussi bien sur le terrain théologique que juridique, cette instance bifide tire sa force de son inscription dans un régime de l'image et du regard, celui-là même qui va permettre de donner leur pleine mesure à la souffrance et à l'exemplarité, en tant qu'elles deviennent le résultat d'une mise en scène : la liturgie d'un côté (avec sa dialectique du spectacle et de la surveillance), la cruauté de l'autre. Étymologiquement, la cruauté témoigne d'une action exercée sur un sujet pour créer la douleur ; elle suppose une relation à deux termes : c'est la mise en scène du regard sur le corps souffrant. Or, ce qu'instituent les salles blanches est très fidèlement ce jeu d'observation entre celui qui souffre et celui qui le surveille en déployant une instrumentation scientifique. Ce dispositif renoue avec la tentation scientiste du management dans la discipline des corps telle qu'elle s'exprime magistralement à la fin du XIX^e siècle. Passée au second plan après le Moyen Âge, la question du corps a en effet resurgi frontalement avec la rupture épistémique qu'introduit la méthode expérimentale dans la médecine [Foucault M. (1963)]. Ouvert, déplié, soumis, converti en symptômes, indices et signes, le corps devient mesurable selon les canons de la certitude scientifique²⁷. L'instrumentation aidant, le regard est mis à distance, autorisant de fait cette mise en scène du regard sur le corps souffrant. Cette relation à deux termes – l'invention d'un corps à qui est montrée sa douleur – marque le moment où la cruauté s'affirme et s'affine, au point de permettre un gouvernement des comportements individuels, c'est-à-dire la gestion, dans son essence.

CONCLUSION

Parce que la gestion en tant que pensée s'est constituée à la fois sur l'effondrement du droit romain et sur la théologie médiévale, son travail normatif s'exprime en premier ressort envers le corps humain. La rencontre entre la bienveillance mythique du juridisme managérial et la

²⁷ Par extension, l'âme le devient aussi. Dès lors, la division constitutive de « l'animal parlant » d'Aristote pourra être absorbée par la pensée gestionnaire [Legendre P. (2001)], comme en témoignent les développements du neuromarketing et des techniques de motivation du personnel, entre autres.

rhétorique scientifique positiviste a permis, d'une part, de masquer la coercition morale inhérente au fait gestionnaire et, d'autre part, d'appréhender le corps selon le découpage qui structure la figuration chrétienne de la corporéité, entre l'icône et le martyr, l'admiration et la souffrance. Forte de cet ancrage dans la mémoire sociale, la diffusion de modèles emblématiques dans l'ensemble des registres de la vie des entreprises – de l'employé du mois au patron de l'année, du consommateur fidèle au bon ouvrier – permet, en arrière-plan, de manipuler, d'imaginer, de contrôler le corps, toujours au nom de l'efficacité. Cette survivance de symboles anciens dans la palette des images du management contemporain est l'expression d'une domination idéologique transmise par des rites, des croyances, des représentations, des fictions, c'est-à-dire par un appareil théologique universel, contaminant chaque sphère de la vie sociale [Baur, R. (2005)]. Inséré dans une véritable constellation figurative, charriant l'inconscient des formes à travers les siècles, l'outil de gestion de production qu'est la salle blanche souligne comment, par sa puissance normative et sa capacité discursive, le management dissimule sans mal son effet essentiel : un travail (au sens premier du terme) sur le corps. Ignorante de sa propre origine mais sûre de sa légitimité, la gestion va inscrire sur les corps, par le discours des images, leur destin et leur statut, leur apparence modelée et leur avenir normalisé. Cette fonction dogmatique était cardinale dans la théorie médiévale des images ; elle demeure centrale dans le processus actuel de managérialisation de la société. L'ambition de cet article était double : tout d'abord mettre au jour la matrice juridico-théologique du management occidental mondialisé (et signaler la place qu'y occupe le corps) ; ensuite proposer une méthode permettant aux historiens de la gestion d'investir ces questions, en mobilisant l'iconologie critique et le paradigme indiciaire. Cette contribution propositionnelle a pour horizon la production de travaux s'emparant de l'histoire de la pensée managériale pour en démonter les soubassements et montrer ce qui, dans l'actualité des pratiques des entreprises, relève du temps culturel le plus long, de l'ancrage cognitif le plus profond. Appréhender l'image du monde au cœur des dispositifs gestionnaires pour en améliorer l'efficacité ou, plus nécessairement sans doute, en proposer une lecture critique. Compléter les grilles analytiques économiques ou psychologiques par une approche anthropologique humaniste afin de dérouler les rhizomes de ce fait social majeur qu'est le management et, peut-être, finir par approcher la question du sujet pris dans les rets de l'organisation.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

AGAMBEN, G. [1984], « Aby Warburg e la scienza senza nome », *Aut Aut*, n° 199-200, p. 51-66 ; trad. fr. : « Aby Warburg et la science sans nom », in G. Agamben, *Image et mémoire*, Hoëbeke, Paris, 1998, p. 9-43.

- AGAMBEN, G. [2006], *Che cos'è un dispositivo ?*, Nottetempo, Rome ; trad. fr. : *Qu'est-ce qu'un dispositif ?*, Rivages, Paris, 2007.
- AGAMBEN, G. [2007], *Il regno e la gloria. Per una genealogia teologica dell'economia e del governo. Homo sacer II, 2*, Neri Pozza, Vicence ; trad. fr. : *Le Règne et la gloire. Pour une généalogie théologique de l'économie et du gouvernement, Homo sacer II, 2*, Le Seuil, Paris.
- AGAMBEN, G. [2008], *Signatura rerum. Sul Metodo*, Bollati Boringhieri, Turin ; trad. fr. : *Signatura rerum. Sur la méthode*, Vrin, Paris.
- BAUMAN, Z. [1989], *Modernity and The Holocaust*, Cornell University Press, Ithaca ; trad. fr. : *Modernité et Holocauste*, La Fabrique éditions, Paris, 2002.
- BAUR, R. (dir.) [2005], *La loi et ses conséquences visuelles*, Lars Müller publishers, Wettingen.
- BENJAMIN, W. [1921], « Kapitalismus als Religion » ; trad. fr. « Le capitalisme comme religion », in W. Benjamin, *Fragments. Philosophiques, politiques, critiques, littéraires*, Presses universitaires de France, Paris, 2001, p. 111-113.
- BENJAMIN, W. [1939], *Paris, capitale du XIX^e siècle*, repris in *Paris, capitale du XIX^e siècle. Le livre des passages*, Le Cerf, Paris, 1989.
- BERTILLON, A. [1890], *La photographie judiciaire, avec un appendice sur la classification et l'identification anthropométriques*, Gauthier-Villars et fils, Paris.
- BOILEAU, É. [1268], *Le livre des métiers*, repris in R. de Lespinasse, F. Bonnardot (dir.) *Les métiers et corporations de la ville de Paris : XIII^e siècle*, Imprimerie nationale, Paris, 1879.
- BOULNOIS, O. [2008], *Au-delà de l'image. Une archéologie du visuel au Moyen Âge, v^e-XVI^e siècle*, Le Seuil, Paris.
- BRUNET, F. [2005], « Théorie et politique des images : W. J. T. Mitchell et les études de visual culture », *Études anglaises*, vol. 58, n° 1, p. 82-94.
- CAILLAT, G. [2007], *Dominium Mundi. L'empire du management*, Idéale Audience/Arte, Paris.
- CORBIN, A. (dir.) [2005], *Histoire du corps. 2 : De la Révolution à la Grande Guerre*, Le Seuil, Paris.
- COURTINE, J.-J. (dir.) [2006], *Histoire du corps. 3 : Les mutations du regard. Le XX^e siècle*, Le Seuil, Paris.
- DIDI-HUBERMAN, G. [1996], « Pour une anthropologie des singularités formelles. Remarque sur l'invention warburgienne », *Genèses. Sciences sociales et histoire*, n° 24, p. 145-163.
- DIDI-HUBERMAN, G. [2002], *L'image survivante. Histoire de l'art et temps des fantômes selon Aby Warburg*, Les Éditions de Minuit, Paris.
- DIDI-HUBERMAN, G. [2009], *Quand les images prennent position. L'œil de l'historien, I*, Les Éditions de Minuit, Paris.
- DIDI-HUBERMAN, G. [2011], « La condition des images », in M. Augé, G. Didi-Huberman, U. Eco, *L'expérience des images*, INA éditions, Bry-sur-Marne, p. 81-107.

- DIXMIER M., WILLEMIN V. [2007], *L'Œil de la police : crimes et châtements à la Belle époque*, Alternatives, Paris.
- DOYLE, C. [1887], *A Study In Scarlet*, Ward Lock & Co, Londres ; trad. fr. : *Un crime étrange*, Hachette, Paris, 1903.
- ELKINS, J. [2003], *Visual Studies : A Skeptical Introduction*, Routledge, New York.
- FONTAINE, A. [2006], *Double vie : les drogues et le travail*, Les Empêcheurs de tourner en rond, Paris.
- FOUCAULT, M. [1963], *Naissance de la clinique*, Presses universitaires de France, Paris.
- FREUD, S. et BREUER, J. [1895], *Studien über Hysterie*, Franz Deuticke, Leipzig ; trad. fr. : *Études sur l'hystérie*, Presses universitaires de France, Paris, 1956.
- GINZBURG, C. [1966], « Da A. Warburg a E. H. Gombrich », *Studi medievali*, vol. VII, n° 2, p. 1015-1065 ; trad. fr. : « De A. Warburg à E. H. Gombrich » in C. Ginzburg, *Mythes, emblèmes, traces. Morphologie et histoire*, Flammarion, Paris, 1989, p. 39-96.
- GINZBURG, C. [1979], « Spie. Radici di un paradigma indizario » in A. Gargani (Ed.), *Crisi della ragione*, Einaudi, Turin ; trad. fr. : « Traces. Racines d'un paradigme indiciaire » in C. Ginzburg, *Mythes, emblèmes, traces. Morphologie et histoire*, Flammarion, Paris, 1989, p. 139-287.
- GODELIER, É. [1998], *L'histoire d'entreprises et les Sciences de gestion : objets de controverses ou objets de polémiques ?*, Habilitation à diriger des recherches en sciences de gestion, Cahiers de recherche du Larego, n° 12, université Versailles-Saint-Quentin.
- GOLSORKHI, D., HUAULT, I., LECA, B. (dir.) [2009], *Les études critiques en management. Une perspective française*, Presses de l'université Laval, Québec.
- HAUSER, H. [1931], *Les débuts du capitalisme en France*, Alcan, Paris ; réédition : Grancher, Paris, 2010.
- KRACAUER, S. [1927], « Das ornament der masse », *Frankfurter Zeitung* ; trad. fr. : « L'ornement de la masse », in S. Kracauer, *Le Voyage et la danse. Figures de ville et vues de films*, Presses Universitaires de Vincennes, Saint-Denis, 1996, p. 69-80.
- LANÇON, B. [1998], *Constantin (306-337)*, Presses universitaires de France, Paris.
- LE GOFF, J. [2010a], « La doctrine de la RSE est-elle socialement responsable ? Point de vue critique fondé sur les origines religieuses des sciences de gestion », *Revue internationale de psychosociologie*, vol. XVI, n° 38, 2010, p. 275-291.
- LE GOFF J. [2010b], « The Movements of the Thought in the History of Management : The Example of Scientific Management in the Time of Dissection of the Motion », *Managerial Thought and Practice in France, 19th-21st Centuries, Assessment and Future Prospects*, CNRS-MFO, Oxford, 2010 (mtpf.mlab-innovation.net).
- LE GOFF, J. et TRUONG, N. [2003], *Une histoire du corps au Moyen Âge*, Liana Levi, Paris.
- LE TEXIER, Th. [2011a], *Penser l'entreprise moderne, entre profit et efficacité*, XVI^e Journées d'histoire de la comptabilité et du management, université de Nantes.

- LE TEXIER, Th. [2011b], « D'un principe de justice à un standard d'efficacité : la rationalité régaliennne à l'épreuve de la logique gestionnaire », *Dissensus*, n° 4, p. 49-69.
- LEGENDRE, P. [1974], *L'amour du censeur. Essai sur l'ordre dogmatique*, Le Seuil, Paris.
- LEGENDRE, P. [1999], *Sur la question dogmatique en Occident. Aspects théoriques*, Fayard, Paris.
- LEGENDRE, P. [2001], *De la société comme Texte. Linéaments d'une Anthropologie dogmatique*, Fayard, Paris.
- LEGENDRE, P. [2009], *Leçon IX : L'autre bible de l'Occident : le Monument romano-canonique. Étude sur l'architecture dogmatique des sociétés*, Fayard, Paris.
- LÖWY, M. [2006], « Le capitalisme comme religion : Walter Benjamin et Max Weber », *Raisons politiques*, n° 23, p. 203-219.
- LUBIN, D. M. [2003], *Shooting Kennedy: JFK and the Culture of Images*, University of California Press, Berkeley.
- MASSIN [1978], *Les cris de la ville. Commerces ambulants et petits métiers de la rue*, Gallimard, Paris.
- MAUSS, M. [1934], « Les techniques du corps », communication présentée à la Société de Psychologie ; repris in *Journal de Psychologie*, vol. XXXII, n° 3-4, 1936.
- MITCHELL, W. J. T. [1986], *Iconology. Image, Text, Ideology*, The University of Chicago Press, Chicago ; trad. fr. : *Iconologie. Image, texte, idéologie*, Les Prairies ordinaires, Paris, 2009.
- NAPOLI, P. [2003], « *Administrare et curare*. Les origines gestionnaires de la traçabilité », in Ph. Pedrot (dir.), *Traçabilité et responsabilité*, Economica, Paris, p. 45-71.
- NAPOLI, P. [2010], « Pour une histoire juridique de la gestion », in Ph. Bezes, F. Descamps et alii (dir.), *L'invention de la gestion des finances publiques : élaborations et pratiques du droit budgétaire et comptable au XIX^e siècle, 1815-1914*, Comité pour l'histoire économique et financière de la France, Paris, p. 273-299.
- NELSON, D. (Ed.) [1992], *A Mental Revolution: Scientific Management Since Taylor*, Ohio State University Press, Columbus.
- NIKITIN, M. [1997], *Utilités et méthodes de l'histoire pour les sciences de gestion*, Cahier de recherche du Laboratoire Orléanais de Gestion, n° 1997-5, université d'Orléans.
- PEZET, A. [2002], « La méthode critique de l'histoire appliquée aux sciences de gestion : une possibilité de décloisonnement de la discipline », in N. Mourgues et alii (dir.), *Questions de méthodes en sciences de gestion*, Éditions Management et Société, Caen, p. 151-167.
- RICŒUR, P. [1955], *Histoire et vérité*, Le Seuil, Paris.
- RICŒUR, P. [2000], *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Le Seuil, Paris.
- SCHMITT, J.-C. [1990], *La raison des gestes dans l'Occident médiéval*, Gallimard, Paris.
- SCHMITT, J.-C. [2001], *Le corps, les rites, les rêves, le temps. Essai d'anthropologie médiévale*, Gallimard, Paris.

- SCHMITT, J.-C. [2002], *Le corps des images. Essai sur la culture visuelle au Moyen Âge*, Gallimard, Paris.
- SØRENSEN, B. M., SPOELSTRA S., HÖPFL H., CRITCHLEY S. [2012], « Theology and organization », *Organization*, vol. 19, n° 3, p. 267-279.
- THOUARD, D. (dir.) [2007], *L'interprétation des indices. Enquête sur le paradigme indiciaire avec Carlo Ginzburg*, Presses Universitaires du Septentrion, Villeneuve d'Ascq.
- TICHI, C. [1987], *Shifting Gears: Technology, Literature, Culture in Modernist America*, University Of North Carolina Press, Chapel Hill.
- UZEL, J.-P. [1997], « Pour une sociologie de l'indice », *Sociologie de l'art*, n° 10, p. 25-51.
- VEYNE, P. [1971], *Comment on écrit l'histoire*, Le Seuil, Paris.
- VEYNE, P. [2006], *Quand notre monde est devenu chrétien (312-394)*, Albin Michel, Paris.
- WARBURG, A. [1990], *Essais florentins*, Paris, Klincksieck
- WEBER, M. [1904-1905], « Die protestantische Ethik und der Geist des Kapitalismus », *Archiv für Sozialwissenschaft und Sozialpolitik* ; trad. fr. : *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Plon, Paris, 1964.
- WLASSIKOFF, M. et BODEUX, J.-P. [1990], *La fabuleuse et exemplaire histoire de bébé Cadum, Image symbole de la publicité en France pendant un demi-siècle*, Syros, Paris.
- WREN, D. A. [2004], *The history of management thought*, 5^e edition, John Wiley & Sons, New York.
- ZIMNOVITCH, H. (2002), « Gestion et histoire : un rapport critique et fécond », *Actes de la XI^e conférence de l'AIMS, ESCP-EAP*, Paris.